



UNE PRÉFAJE INÉDITE  
— DE —  
FRANÇOIS COPPÉE.

GENS DE MER.

Bien sûr, dans quel salon littéraire, quand qu'un esthète du dernier cri vous entretient de la couleur des lettres de l'alphabet ou du parfum de certaines syllabes, vous avez vu se dresser soudain, auprès du piano, ce grand gas, blond comme les autres, aux yeux d'un bleu pâle comme l'Océan par le calme plat, aux membres robustes et gais, dans la costume étirable du gentleman. Il a levé la tête comme pour observer la ligne d'horizon; il s'est campé sur ses jambes écartées, comme pour se garer du roulis, et d'une voix forte, où traîne l'accent de l'Ouest, avec le geste court et un peu maladroit de ses larges mains qu'on s'étonne de ne pas trouver noires du goudron des haubans et durcies par le bois dur des avirons, il a — chantant ou récitant — évoqué devant vous toute la Bretagne et toute la marine.

— Souvenez-vous — et convenez que c'était délicieux, dans notre monde décadent et artificiel, ce peu de poésie si sincère, si naturelle, ce brusque conrart d'air qui rafraîchissait l'atmosphère et nous apportait le grand soufflé du large et de la presqu'île de la brèche, chargé de parfum des gentes et des goémones. Nous avions alors sous les yeux, dans la personne de Yann Nibor, le parfait exemplaire d'un des rares types de notre race qui soient restés purs, le marin breton, et il n'était pas besoin d'un grand effort d'imagination pour oublier l'habit noir et la cravate blanche du poète et pour le voir avec le col bleu et le tricôt de laine qu'il a porté longtemps. Yann Nibor nous disait alors la rude vie des gens de mer, leurs vertus qui s'ignoraient, leur humble courage; et devant tous ces héros, devant les échantillons papillonnés de belles dames, le simple et pathétique récit de tant de misères a certainement répandu la bonne semence de pitié.

Mais Yann Nibor ne pouvait pas se contenter d'être un poète de salon. Ancien matelot, ayant conservé le goût du métier et l'amour des camarades, c'est à ses « vieux frères » qu'il se adresse lui-même, quand il veut faire connaître ses vers et ses chansons. Par une pensée touchante et bien digne d'un marin et d'un enfant du peuple, il a compris que sa place était sur les vaisseaux de l'Etat, qu'il trouverait là vraiment l'auditoire selon son cœur. Autorisé, que dis-je, accueilli et encouragé par les grands chefs de la flotte, qui savent que les vers n'aillent pas à Yann Nibor respectant la foi des aïeux, s'attendant devant l'amour de la patrie, notre ami, ans-i savait qu'il l'a pu, a fait campagne sur les grands cuirassés.

Il devient alors, lui, naguère simple matelot, l'hôte de l'amiral, et, certes, il en est très fier. Mais ses meilleures heures se passent sur le gaillard d'avant, pendant le repos de l'équipage, devant lequel il égrène tout son chapelet de couplet et de chanson.

Un des regrets du navigateur dans la solitude de la pleine mer, pendant les longues traversées, c'est celui de la fleur et de l'oiseau. Yann Nibor en eût été nostalgique. Il met dans l'âme de ses marins cette fleur, la poésie, et dans leur mémoire cet oiseau, le chanson.

Le plus grand paquebot  
Le lancement du Kaiser Wilhelm der Grosse, Empereur Guillaume le Grand, paquebot à vapeur du Lloyd de l'Allemagne du Nord, a eu lieu l'autre jour avec succès à Bremer, près de Steettin, en présence de l'Empereur.

Le bateau à vapeur est le bâtiment le plus grand et le plus rapide du monde. Il fera le service entre l'Allemagne et New-York. Il est organisé de façon à pouvoir servir comme croiseur auxiliaire dans la flotte de guerre.

Le baptême du nouveau croiseur destiné à remplacer le Freya a eu lieu le 11 mai à Danzig. Su l'invitation spéciale de l'Empereur, c'est la reine Charlotte de Wurtemberg qui présidait la cérémonie du baptême.

Est-ce parce que nous la nommons en dernier lieu que la France serait la dernière des six grandes puissances de l'Europe civilisée et chrétienne, ou bien parce que, dans l'état politique et monarchique de l'Europe, il convient que la République cède le pas aux grands, aux empires

— Non, dit-il sèchement ! Et, si vous voulez que l'entente persiste entre nous, plus de longueurs, ni de railleries ! Je veux la vérité en tout et sur tout, simple, nette... Je veux des faits, des preuves...  
— La vérité ! Etes-vous prêt à me la dire, vous ?  
— En quoi ? Et allez-vous encore essayer de me tirer les vers du nez, sous prétexte de me faire des confidences ?  
Pascaline hésita bien un instant. Elle détestait aller droit au but ; et elle s'était promis de ne parler qu'en enveloppant Frédéric de ses déductions, de ses raisonnements...  
Mais elle sentit que son exaspération, que son impatience ne lui permettraient pas de souffrir des chapitres d'explications.  
— Et elle joua cartes sur table.  
— Un sujet de la petite fille de Petit-Jouy ! prononça-t-elle lentement.

— Blémit, et...  
— Parlez d'abord, vous !  
— Non ! car il me faut votre vérité à vous pour être certaine que la mienne à moi est exacte en tous points.  
Frédéric fronça les sourcils.  
— C'est donc sur des suppositions, interrogea-t-il, que vous basez les révélations que vous avez à me faire ?  
Elle eut un rire sarcastique.  
— Pour un seul point, mon

sieur. Car, pour tous les autres, ce que je sais je l'ai vu. Mais... ce que je n'ai pas vu, c'est le... cadavre de la fillette confiée aux paysans de Petit-Jouy !  
Frédéric détourna les yeux. Puis, instinctivement, il se leva et alla s'as-seoir sur une chaise, car il ne pouvait les espionner des pièces voisines.  
Pascaline haussait les épaules.  
— Ne craignez donc rien, mon cher monsieur Lequesnoy ! Est-ce que je vous parlerais de telles choses si je n'avais l'assurance que nous sommes en parfait isolement ?

Il y eut un long et lourd silence. Frédéric avait repris sa place en face de Pascaline; mais il ne pouvait se décider à parler.  
Et la coquine se mit à ricaner.  
— Ah ! vous voulez des explications, nettes, courtes ? Pas le moindre détour, n'est-ce pas ? Et à la première question que je vous pose, moi, vous vous dérobez ?  
Enfin, madame, répliqua-t-il, avec une brutale mauvaise humeur, depuis que cette étrange conversation a commencé aujourd'hui dans le train entre nous, vous semblez prendre plaisir à vous jouer de moi !  
— Je poursuis logiquement man but, monsieur, et comme mon ambition ne gêne pas la votre, nous devons forcément nous entendre... Mais soyez donc

franc... A quoi cela vous servirait-il, d'ailleurs, de me cacher que ce que soit ? Une agence de renseignements m'a avisée, hier, qu'elle avait r-trouvé en Normandie, dans une bonne ferme du Vexin, le ménage Pellerin. En deux jours de voyage, je saurais donc ce que vous hésitez tant à me dire ce soir...  
— Mais... mais quoi donc ?  
— Eh ! si cette enfant de Petit-Jouy est vraiment morte, monsieur ! Voilà tout !  
Il eut un geste vague. Il ne pouvait se décider à avouer, à livrer à cette terrible femme une telle arme contre lui.  
Elle, continuaient, formidablement ironique :  
— Oh ! je sais que vous avez pleuré sur elle et que vous avez fait pleurer bien cruellement votre femme ! Je sais que vous avez rapporté la robe, la pelisse, les petits souliers de la morte ! Et je sais que les Pellerin ont écrit de bien extraordinaires lettres sur cette morte... Et il y a la Phillette de Petit-Jouy, c'est bien la fille de votre femme ! Et vous, l'homme fort, le conquérant, l'homme qui a toujours tout dirigé à sa guise, vous avez été berné, ridiculisé par une petite jeune fille... Il est vrai, ajouta-t-elle avec un sifflement, que je m'en étais quelque peu méfié !... Voyons, voyons, du calme, monsieur Lequesnoy !  
Il était levé, et, comme lorsqu'il avait des discussions avec

la comtesse, il arpentait furieusement le petit salon, passant dans les grandes pièces voisines.  
Et il prononçait entre ses dents :  
— Oh ! la misérable !... La misérable !...  
Et il souffrait comme si cela était d'hier, comme s'il ne s'était écoulé qu'un jour depuis cette blessure infligée à son orgueil, comme si lui-même n'avait pas accoutumé, par la suite, à injures sur injures, à coups sur coups.  
Mais, retournant vers Pascaline, il cria presque :  
— Alors, vous savez aussi... quel était le père ?  
— Naturellement !  
— Vit-il encore ?  
— Oh ! pas si vite ; pas si vite, mon ami !  
Et Pascaline eut le sourire gourmand d'une personne qui entend sauter sans hâte une friandise rare, etc ;  
Quelques mots encore, s'il vous plaît. Puisque cette enfant était vivante, vous vous occupiez d'elle !  
— J'avais donné l'argent nécessaire pour l'élever, et puis je l'avais perdue de vue.  
— Sûrement ?  
— Est-ce que nous aurions le moindre intérêt à nous tromper maintenant ?  
— Et... un jour, vous l'avez trouvée installée chez vous ?  
— Oui... en train de prendre ce bonjour...  
— Et qu'avez-vous fait ?

— Que pouvais-je faire ? N'étais-elle pas morte pour moi !...  
— C'est juste !... C'est juste !... Vous étiez impuissant !...  
— Apres avoir longuement réfléchi, je me suis dit que le parti le plus sage était de l'avoir l'air de me douter de rien et que le temps me débarrasserait d'elle de nouveau... Puisque ma femme la croit morte...  
Il avait prononcé ses derniers mots d'une voix hésitante, et Pascaline éclata franchement de rire.  
— Oh ! Les hommes ! fit-elle en levant les bras au ciel. Et l'on s'étonne de la puissance des femmes sur eux !... C'est que plus elles mentent, et plus ils les croient !... Ainsi donc, vous croyez, vous, à cette histoire du magasin d'écrans, à ce hasard phénoménal qui fait retrouver une fille perdue par sa mère dans ce monde qu'est Paris ?... Et vous iriez voir un drame à l'Ambigu que vous le déclareriez vraisemblable ! Et vous croyez aussi à ce hasard de M. Jacques Albarède se rencontrant juste à point avec votre femme, pour déclarer que la demoiselle aux éventails est pleine de talent ?... La providence, tout de suite !... La voix du sang !... Ah ! mon bon monsieur Lequesnoy ! Un homme aussi moderne peut-il être aussi vieux jeu !...  
— Et qu'avez-vous fait ?

UN CRIME.

— Suite —  
V.

Où, l'Italie d'aujourd'hui, bien qu'elle ne se soit pas entièrement faite d'elle-même, da se selon le mot superbe d'un de ses rois, n'en est pas moins l'une des six grandes puissances de l'Europe civilisée et chrétienne, et si la grandeur passée d'un nom qui a rempli le monde comptait pour le présent, l'Italie de nos jours, du haut de son capitole romain, serait incontestablement la première. Après tout, l'on peut encore être grand par les aïeux et dans leur ombre glorieuse.  
Quoi qu'il en soit, l'Italie, quasi-que ou effacée, comme puissance politique pendant des siècles, existe désormais dans le redressement de son nom et de sa personne, étant une depuis les Alpes qui la couronnent jus qu'à la Sicile qui pourrait se souvenir qu'elle a été gr-eque.

L'Italie, présentement et politiquement, est une royauté savoyarde et constitutionnelle descendue du Piémont, acceptée et même populaire, ayant pour roi un homme aux manières exceptionnellement longues, qui commencent à grisonner; et il ne faut pas douter que l'Italie actuelle, avec son indiscutable unité politique, son gouvernement national, son organisation nouvelle, son armée au chiffre très respectable et sa marine de guerre magnifiquement et patriotiquement improvisée, soit une nation qui compte et doit compter parmi celles qui ne d'ivent plus disparaître.

Cela ne veut pas dire que l'Italie ne sera point républicaine demain; mais l'Italie ne p ut plus être mise en question, divisée et dépeçée. Son alliance est quelque chose aujourd'hui, pas qu'elle n'est pas, mais qu'elle a sa place dans une guerre générale, bonne ou mauvaise, et elle signifierait des grandes manœuvres. N'est-ce pas un amiral italien qui commandait au fameux blocus de Crète ?  
Ne vient-il pas de renouveler son alliance intime avec l'Autriche de François-Joseph et l'Allemagne de Guillaume II, affirmant encore, dit-elle, jouer un peu le rôle du satellite, qu'il faut mieux être du côté des forts que du côté des faibles et que les questions de race, de langue et de sentiment ne signifient rien devant les intérêts bien entendus ou que l'on croit tels ? Car on peut bien se tromper, même quand on possède la finesse italienne et que l'on connaît à fond le Prince de Machiavel.

Ainsi, l'Italie, et par elle-même, et par son association avec Guillaume et Joseph, bien que sa Caput le moterne n'ait pas la grandeur de l'ancienne et que son Quirinal ne soit pas aussi haut que le Vatican, a non et rang parmi les six grandes puissances de la vieille Europe civilisée et chrétienne.  
Quand une nation a Rome pour capitale, cette nation ne peut pas préférer Mahomet à Jésus et mettre le Coran au-dessus de l'Evangile.

VI.

VUES RAPIDES.

Ne te guinde pas vers l'amour, si tu n'en as point "le signe"; même ta conformité générale d'idées et de goûts avec la femme aimée, ne t'avancera presque à rien.

Mais si tu l'as, "ce signe", la femme la plus indolente, ou la plus révoltée, la plus contraire à tes habitudes, finira bientôt par chérir ta pipe, tes chiens, tes courses, tes veillées, tes sottises et toutes tes ignominies.  
— Et l'autre, c'est qu'un vrai caractère est toujours à lui-même son salut.

Le plus grand des gens ont subi, mais personne ne sera jamais capable de définir l'attrait insaisissable qu'on nomme le charme.

Le plus grand des gens ont subi, mais personne ne sera jamais capable de définir l'attrait insaisissable qu'on nomme le charme.

J'entendis un jour définir l'attention : la fleur de l'acte.

Je ne comprends pas, nous disaient un résigné, — peut être un paresseux, que l'on se plaigne si fort du manque de succès. Au fond, le succès, on ne le désire que relativement aux autres; bien plus, nous ne le tenons que des autres; il n'est pas, sans eux.

— Que le différence vois-tu, poète, entre ce que l'on appelle communément : un malheur, un bonheur ?  
— Eh bien, je vois que tout bonheur attendu, c'est une fête, et réalisé une déception; tandis que presque tout malheur est dans son attente une angoisse, et par son arrivée, un soulagement.

Double secret d'empire : Parler comme tous, et penser tout seul; Penser comme les autres, et parler comme personne.

Je viens de revoir, après une longue absence, ma ville natale, ancienne place de guerre, aux remparts détruits.  
— Ses larges voies nouvelles et banales, ses grands édifices, et tout son soleil d'été sur de vastes places me semblaient mornes et n'ont glacé.  
Il me souvient pourtant d'un soleil qui ne pénétrait pas dans le dédale des ruelles de mon enfance, je les trouvais radieuses.  
Ce soleil d' alors, je le portais en moi : qu'est-il devenu ?  
L'on n'est une personnalité qu'en passant par avoir des idées générales.

Maisons en papier.

A quels usages n'emploiera-t-on pas le papier ? Condensé, pressé, on peut en faire des blocs qui, selon leur épaisseur, pèsent de 30 à 100 kilos, résistants comme de la pierre et plus élastiques, extrêmement durs et solides.

Les Américains d'Event, nous disent Les Annales, des maisons avec des blocs en papier, et les nouveaux matériaux de construction présentent plus d'un avantage sur les pierres taillées. Le papier est plus mauvais conducteur de la chaleur que la brique ou la pierre; aussi les maisons sont plus chaudes en hiver et plus fraîches en été. On enduit les blocs d'un corps gras qui les preserve de l'humidité. Aussi les maisons en papier ne sont jamais humides. Les matériaux, pendant qu'on les comprime, sont imprégnés aussi avec des sels qui les rendent inflammables et des substances antiseptiques, de sorte que les constructions ne redoutent pas l'incendie et ne sont pas détériorées par le ravage des insectes ou des micro-organismes.

La vanité ne vise que des inférieurs, ou plus ordinairement : les autres, quels qu'ils soient. L'orgueil ne voudrait riser que des égaux; mais il n'en connaît pas.

Il semble que tout ce que l'on apprend ou reçoit des hommes, c'est toujours du "déjà vu", du retrouvé... et tout ce qui nous vient des femmes, de l'étranger et du nouveau, du deviné.

Conquérir une femme qui le qui ignore, tels sont les deux seuls astres que contienne la vie du plus glorieux d'entre nous.

Vieux souvenir.  
— La catastrophe du Bazar de la Charité rappelée, ainsi que la mentionne M. Jules Claretie dans sa Vie à Paris, celle du 1er juillet 1870, qui mit fin à un bal donné par l'ambassadeur d'Autriche, le futur maréchal de Castellane, alors jeune capitaine aide-de-camp de Napoléon, ter nota ainsi cet événement dans son Journal.

Le 1er juillet, fête donnée par le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche; l'empereur et l'impératrice y assistaient; il y eut un ballet exécuté par les danseurs de l'Opéra, un feu d'artifice; cela était charmant. A minuit, le feu prit. Je venais de causer avec la princesse Pierre de Schwarzenberg, née d'Arenberg, ma cousine, fort agréable personne; elle fut écrasée par un lustre dans un bassin qu'on avait converti de planches pour danser. On retrouva son corps le lendemain.

J'étais à l'endroit même où le feu prit; un rideau s'alluma dans une tente construite contre la maison, sur le jardin. Je grimai le long de la fenêtre pour l'atteindre; au moment où j'arrivais au feu, le toit tout entier, recouvert d'une toile résinee, s'embrasa à la fois; le jardin, un instant après, était chose horrible à voir.

On entendait les cris des brûlés, parmi lesquels on distinguait celui du prince Karakim, ambassadeur de Russie. Les maris demandaient où étaient leurs femmes; les femmes réclamaient leurs enfants; chacun craignait d'avoir à apprendre la perte d'un parent ou d'un ami. L'empereur reconduisit l'impératrice, revint et resta jusqu'à la fin. A trois heures du matin, le peu de Français s'y trouvant encore soupèrent avec les officiers autrichiens. Je me rappelle que je trinquai un verre de champagne avec un beau hussard; sa figure me frappa; il était borgne. C'était le comte de Neipperg. Je ne me doutais guère que je le verrais un jour, le mari de cette impératrice Marie-Louise pour laquelle il avait alors à la cour, chez les grands dignitaires et les ministres, de si brillantes fêtes.

CEST BEAU L'ASTRONOME.  
MIE!  
M. Flammarion, l'astronome, annonce une comète pour 1900.

— Vos calculs sont exacts ? lui demandai-je quel'un.  
— Mes calculs ! Non. C'est une idée que j'ai !...

La Tombe et la Rose.

La tombe dit à la rose : — De plusieurs dont l'âme l'erre. — Que fais-tu, fleur des amours ? La Rose dit à la tombe : — Qu'on fait de ce qui tombe. Dans ton gouffre ouvert l'espérance. La rose dit : — Tombeau rembouré. De ces plombs je fais dans l'ombre. Un parfum d'ambre et de soleil. La tombe dit : — Fleur plate, plat. De chaque âme qui m'arrive. Je fais un ange du ciel !

Une Jeanne d'Arc grecque.  
Du fond du Caucase est accourue en Grèce une jeune fille d'origine hellénique, Mlle Hélène Constantinidi, qui, comme jadis Jeanne d'Arc en France, veut sauver son pays.

Mlle Constantinidi, qui n'a que dix-sept ans et qui est d'une merveilleuse beauté, est la fille d'un ancien docteur grec, qui exerce à Thinis la profession de médecin dentiste. Elle a suivi les exercices de tir à la garnison russe de Batoum, et elle excelle dans le maniement des armes.

Déjà, avant la guerre, elle était très populaire en Grèce. Elle a voulu s'engager dès les premières hostilités, mais il lui a fallu pour cela une autorisation spéciale.

Elle vient d'arriver à l'armée d'Epire, où sa venue a été accueillie avec enthousiasme par les soldats. Elle est habillée en servoz et porte fièrement un petit bonnet orné d'une cocarde.

Elle a pris part à une escarmouche avec les Turcs, et s'est tenue à la tête des troupes, portant un étendard aux couleurs grecques, surmonté d'une croix.

Cette fois-ci, le mouvement féministe s'accroît !

Conversion de Ranavalo.  
Ranavalo a assisté dernièrement à une grand-messe à la cathédrale de Saint-Denis. Sa conversion au catholicisme n'est plus qu'une question de jours. Un Père jésuite a entrepris de la ramener à la religion catholique et il y a réussi en principe.

Dès le lendemain de son débarquement, Ranavalo, cédant aux suggestions de son directeur spirituel, fit baptiser à la cathédrale l'enfant nouveau-né de sa nièce, déportée de Madagascar, et qui mourut le lendemain des suites de ses couches.

Ranavalo, en revenant catholique — car elle le fut jadis — espère rentrer en grâce auprès du gouvernement français et être replacée sur le trône de Madagascar.

MILLIONNAIRES ANGLAIS  
Nous avons déjà dit que pour être considéré comme millionnaire en Angleterre, il faut posséder un million de livres sterling, c'est à dire vingt-cinq millions de francs. D'une statistique dressée par le Contemporary, il résulte qu'il meurt en Angleterre trois millions par an. De 1887 à 1896, trente-deux millionnaires ont passé de vie à trépas, laissant à eux tous une fortune de 51,670,000 livres sterling ou un milliard deux cent quatre-vingt-onze millions sept cent cinquante mille francs, ou 1,500,000 livres sterling, en moyenne, ou trente-sept millions et demi chacun.

pour demander ses ordres. Et Pascaline put les donner. Ne remplaçant-elle pas la maîtresse de la maison ?  
— Madame vous fait dire qu'on étiegnit tout dès que ces messieurs seraient rentrés. Et ici, ne laissez que cette lampe allumée...  
Elle se tourna vers Frédéric.  
— Pour que nous puissions lire encore un peu, cher monsieur... puisque vous n'avez pas plus sommeil que moi.  
Au bout d'un instant, on entendit le gretlot de la bicyclette de Raymond Dervilly traversant la cour du château, des adieux, ces souhaits de bonne route...  
Puis il y eut un peu de tapage dans le vestibule, quelques allées et venues dans le salon; personne ne poussa jusqu'à l'ora-toire.  
Et, à onze heures, le plus grand silence régnait dans tout le rez-de-chaussée de la vieille demeure; et il n'y avait plus que la lumière de l'horatoire, très adoucie par un abat-jour vert sombre.  
— Enfin ! prononça Frédéric. Il était resté jusqu'alors assis en face de Pascaline, essayant vainement de lire un journal, tandis que l'aventurière était bien sincèrement plongée dans une revue du monde catholique. A l'exclamation de Lequesnoy, elle sourit. Et, poussant vers lui une tablette d'acajou sur laquelle étaient posés des cigares : — Peut-être. feriez-vous bien

— Que pouvais-je faire ? N'étais-elle pas morte pour moi !...  
— C'est juste !... C'est juste !... Vous étiez impuissant !...  
— Apres avoir longuement réfléchi, je me suis dit que le parti le plus sage était de l'avoir l'air de me douter de rien et que le temps me débarrasserait d'elle de nouveau... Puisque ma femme la croit morte...  
Il avait prononcé ses derniers mots d'une voix hésitante, et Pascaline éclata franchement de rire.  
— Oh ! Les hommes ! fit-elle en levant les bras au ciel. Et l'on s'étonne de la puissance des femmes sur eux !... C'est que plus elles mentent, et plus ils les croient !... Ainsi donc, vous croyez, vous, à cette histoire du magasin d'écrans, à ce hasard phénoménal qui fait retrouver une fille perdue par sa mère dans ce monde qu'est Paris ?... Et vous iriez voir un drame à l'Ambigu que vous le déclareriez vraisemblable ! Et vous croyez aussi à ce hasard de M. Jacques Albarède se rencontrant juste à point avec votre femme, pour déclarer que la demoiselle aux éventails est pleine de talent ?... La providence, tout de suite !... La voix du sang !... Ah ! mon bon monsieur Lequesnoy ! Un homme aussi moderne peut-il être aussi vieux jeu !...  
— Et qu'avez-vous fait ?